

Lénine au VIIIe congrès du Parti bolchevik

Marcel Body

Marcel Body, Les Groupes communistes français de Russie 1918-1921. Paris : Éditions Allia, 2015, pp. 38-43. Note MIA.

En mars 1919 se tint dans une salle du Kremlin le VIIIe congrès du Parti bolchevik¹. Sadoul et moi y représentions le Groupe communiste français de Moscou et pendant tout le Congrès qui dura plusieurs jours, je pus, assis à la tribune, à deux pas de Lénine et de Trotski, observer dans des conditions exceptionnelles les chefs bolcheviks.

L'unanimité était loin de régner à l'époque entre les membres du Comité central, et à la tribune chacun, sauf Lénine, paraissait tendu et replié sur soi. Caressant les quelques poils qu'il avait au menton, Lénine écoutait chaque orateur, griffonnait de temps en temps une note, lançait parfois un mot qui toujours faisait balle. Au milieu des autres leaders, lui seul donnait l'impression d'une force sûre et tranquille. Un étrange sourire éclairait sa face mongole taillée à coups de serpe, chaque fois qu'un orateur abordait un point de doctrine ou de tactique qui le chiffonnait, et aussitôt sa main courait sur le papier pour prendre note, car il interrompait rarement l'orateur.

Je me souviens de deux interventions, celles de [Boukharine](#) et de [Riazanov](#), qui parurent vivement l'intéresser ou l'aiguillonner. Sa mimique exprimait son désaccord ou plutôt le plaisir qu'il aurait à mettre de l'ordre dans des idées qui voulaient, sur des points importants, être opposées aux siennes. Mais l'impression qui se dégageait de cette confrontation n'avait rien de pénible. Bien au contraire, tout semblait se dérouler sous l'œil bienveillant du maître qui écoute ses adeptes discourir sur des matières qu'il leur a enseignées.

Mais pourtant, nous avons remarqué, Sadoul et moi, que l'intervention de Riazanov avait provoqué de singulières réactions sur le visage de Lénine. Je crois me souvenir, en effet, que c'est Riazanov qui avait critiqué l'emprise de la Tchéka sur le pays et demandé qu'on envisageât sérieusement son remplacement par un organisme plus en rapport avec la légalité révolutionnaire. Lénine n'avait pas tardé alors à prendre la parole pour répondre aux critiqueurs. Il ne s'était pas installé au pupitre réservé aux orateurs, mais il se déplaçait sur la tribune pour donner une expression plus forte, plus directe à ses propos. Et il parlait avec un dynamisme qui subjuguait l'auditoire, tantôt se penchant dans le vide, le bras tendu pour prolonger son corps, tantôt se redressant et, les pouces aux entournures du gilet, reprenait sur un ton subitement rasséréiné le cours de son discours. C'est ce jour-là, répondant sans doute à Riazanov, que Lénine lança, avec son accent guttural, la phrase suivante : « *Nous devons être sur le qui-vive et nous avons besoin de la Tchéka* » !²

Parlant des ouvertures de paix que [Lloyd George](#) et [Woodrow Wilson](#) venaient de faire au Kremlin, Lénine, qui y voyait une ruse de guerre, pria les sténographes de poser leur crayon pour qu'il pût dire,

1. Le VIIIe Congrès du Parti Communiste Russe (bolchévik) s'est tenu du 18 au 23 mars 1919.

2. Assonance en russe : « *Nado byt na tchékou i noujna Tchéka.* » (Note M.B.)

sans crainte d'indiscrétion, ce qu'il pensait de l'initiative des deux hommes d'État occidentaux. Pour Lénine, celle-ci était dictée par l'échec de l'intervention alliée en Russie, nullement par le désir de trouver un modus vivendi avec les bolcheviks. Il analysa les raisons, dont la principale était l'effervescence révolutionnaire en Europe, qui avaient poussé Lloyd George et Wilson à faire ce premier pas. Mais il ne croyait pas (il n'y a jamais cru) à l'instauration de rapports normaux entre la Russie soviétique et les États dits capitalistes. Selon lui, Lloyd George et Wilson voulaient tout simplement gagner du temps et, en attendant de pouvoir reprendre leur politique agressive, jouer au plus malin. À ce moment, son visage changea, un large sourire fit saillir davantage encore ses pommettes de Kalmouk, ses yeux brillèrent plus profondément et sur un ton qui dénotait combien il était sûr de sa supériorité dans ce domaine, il ajouta : « *S'il s'agit de ça, alors faites-nous confiance !* » Et remettant ses pouces aux entourures du gilet, il poursuivit son discours.

J'ai dit qu'en dehors de Lénine qui, pendant les suspensions de séance, s'entretenait familièrement avec tel ou tel congressiste, les autres membres du présidium étaient plutôt distants et en tout cas peu loquaces. Je me souviens surtout de Trotski, car j'étais assis juste derrière lui. Pendant tout le Congrès, il ne cessa d'écrire en écoutant les interventions des délégués. Simple contenance ? Je ne saurais le dire. Mais ce qui est sûr, c'est que rien de ce qui était dit à la tribune ne lui échappait. Plusieurs fois mis en cause, il avait relevé la tête, tenant son porte-plume en l'air, souriant sarcastiquement ou fronçant les sourcils, et recommencé à écrire.

À la tribune, il y eut un incident. Sokolnikov se jugeant offensé par un membre influent du Comité central – j'ai oublié son nom – qui le critiquait outre mesure, le gifla. L'affaire, bien entendu, ne fut pas ébruitée et Sokolnikov, par son geste, ne s'attira pas d'ennuis – tant que vécut Lénine.

Parmi les délégués, l'ambiance était chaleureuse et ce n'est pas ce qui m'avait le moins frappé. Beaucoup venaient des différents fronts et le sentiment du danger qu'ils avaient couru aux postes occupés par eux les rapprochait.

Beaucoup se retrouvaient après une longue séparation et ils s'étreignaient à la russe. Sous l'égide de Lénine, le Parti n'était pas déchiré par les conflits de personnes ni par les dissensions doctrinales.